Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 27

Artikel: Clliao d'aillo et l'Ormounein
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214018

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Montaient aux abruptes échelles
A la force de leurs biceps.

Même il ne parut point barbare
De les voir, loin de leurs fourneaux,
Faire l'angle droit à la barre
Et se disloquer aux anneaux.

Un poing appuyé sur la hanche,
Elles pouvaient — touchants tableaux —
Lever du bout de leur main blanche
Le poids de quarante kilos,

Tâcher que leur muscle se gonfle,
Et brandir, au gré de leurs vœux,
La canne flexible et qui ronfle,
Roulée entre des doigts nerveux.

Elles nous prennent le Bicycle,
Aujourd'hui, parlent de leur « pneu »
Et figurent dans chaque article
De sport — et s'entraînent, morbleu !!..

Tu disparaîs donc, ô faiblesse
Qui fait la féminilité,
Fleur de langueur et de mollesse,
Charme de la fragilité !

Bientôt, au lieu de femmelettes,
La rue, au passant ébahi,
Offrira des femmes athlètes,
Comme à la foire de Neuilly,

D'une main où la sueur coule
Soulevant des fardeaux pesants
Et sur leur paume ayant l'ampoule
Et l'affreux cal des artisants !

— Ah ! si, du moins, longtemps malade,
Notre âge pouvait ressaisir
L'idéal type que l'Hellade
Propose à l'immortel désir !

Eprises des formes païennes
Que Praxitèle caressait,
Si, du moins, les Parisiennes
Rejetant voilette et corset...

Mais, avec la courte chlamyde,
Verrons-nous jamais — poursuivant
Sous les halliers le cerf timide,
Cheveux libres et chair au vent, —

Montrant le marbre de son buste,
Verrons-nous jamais, mes amis,
Dans sa grâce chaste et robuste
Renaître l'antique Artémis ?...

MARC LEGRAND.

CLLIAO D'AILLO ET L'ORMOUNEIN

Dzaque d'Aillo avai atseta 'na tchîvra d'on bordzai di z'Ormonts, mâ paraît que n'étai pas asse bouna por le lacé que l'autre la l'ai avai bragaïe; tan qu'on dzor Dzaque reincontre noutron Ormounein su la pllace du martsi et se boute à l'insurta que l'ai ia to dé qué brave homme.

« Vilho gueux, que l'ai desai, t'é le plle brave dé ta quemouna, mâ t'as to parai roba la tchivra que te m'as veindia. Faudrai sépara Aillo di z'Ormonts avoué onna mouraille de trenta pi dè hiaut po grava i z'Ormouneins de redécheindre ein Aillo ! « T'as bin raison », l'ai repond l'Ormounein, mâ faudrai que le lé vigne battre contre ! » — DENLA.

THÉORIE ET PRATIQUE

TANDIS qu'actuellement, en Russie, on s'évertue, non certes sans peine, sans surprises, sans déceptions, sans désordres et sans effusion de sang, à mettre en pratique les principes de Marx et de Proud'hon, c'est le moment de rappeler la pochade faite en 1848, à propos de la fameuse théorie de ce dernier : « La propriété c'est le vol » :

Dans un des faubourgs de Paris,
Proud'hon passait un jour de fête ;
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,
De l'Elbeuf qu'il portait fort bien réglé le prix.
Un mendiant couvert de crotte
Va droit à lui, disant : « De votre redingote
La couleur, citoyen, me plaît... donnez-la moi ;
Elle semble faite à ma taille ! »
Proud'hon répond : — Comment ! canaille
Ce vêtement n'est pas à toi ;
Je l'ai payé, j'en suis le maître. »
— Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître,
Dit à Proud'hon notre homme, et j'observe vos lois ;
N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois
Que le peuple dans sa misère
Devait tomber sur le propriétaire ?
Il vous en cuira, maître fol,
Je suis pauvre, avec vous je troque
Donnez-moi donc votre défroque :
« La propriété c'est le vol... »

La montre. — Un avocat racontait ses débuts à la barre.

« J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaidais ma première cause. Il s'agissait d'un individu ayant volé une montre. Le dossier, l'insignifiance des preuves et, plus que tout, l'attitude de l'accusé qui représentait par excellence ce que l'on appelle « un bonhomme », m'avaient convaincu de l'innocence de mon client. Je plaidai donc avec cette chaleur d'âme qui puise son inspiration dans une foi robuste et j'obtins un acquittement. »

— Oh ! monsieur ! me dit-il, comme vous avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à vous bénir. Maintenant, il faudrait encore me rendre un service.

— Et lequel ? demandai-je.

— Ce serait de déterrer la montre.

— Déterrer la montre ?...

— Sans doute, Elle est au pied du troisième marronnier, sur la terrasse. Mais vous comprenez que je puis encore être observé ; tandis que vous, en vous promenant, vous fouillez avec votre canne, vous prenez la montre et vous me la repassez.

— Malheureux ! vous étiez donc coupable ?

— Comment vous ne le saviez pas ? Mais si j'avais été innocent, je n'aurais pas fait la dépense d'un avocat ; je me serais défendu moi-même.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

18 PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce moment dans sa chambre.

« Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce bien haut ?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soutenant le bras de son père, entrait dans l'allée avec lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses pas.

***

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu, que je courus pour me jeter dans ses bras.

« C'est toi, Jules ! » dit-il.

Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et monsieur, veuillez prendre la peine de vous asseoir. »

Je quittai sa main pour approcher des sièges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard, que remettre entre vos respectables mains cet enfant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-même par quelles circonstances nous avons eu le plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu, mon ami, me dit-il en me touchant la main, je vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plaisir de recourir à mon amitié.

— Adieu, monsieur Jules... » ajouta l'aimable fille. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous retournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois ans de là.

II

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a conseillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf, pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le moment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table, je m'établis, je croise les jambes, puis l'ouvre à l'endroit... mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que mes yeux, commencent à faire des excursions à droite e tà gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un poil, je détache une paille avec toute sorte d'ingénieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon de mon encrier, tout rempli de petites particularités curieuses dont chacune m'occupe à son tour, jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bouclette, je lui imprime une mœlleuse rotation qui me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en étendant les jambes et croisant les mains sur ma tête. Dans cette situation, il me devient très difficile de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en suivant avec une vague fixité les bonds d'une mouche qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans mes goussets, une petite promenade qui me conduit au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscure paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fenêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles, un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étudiant ; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh ! le brave jeune homme ! il fait l'espoir de ses parents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses professeurs, ne le voyant ni fréquenter les promenades, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux tables d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce ce jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes professeurs, j'amais Grotius, Puffendorf, ne m'ont donné le centième de l'instruction que je hume de là, rien qu'à regarder dans la rue.

***

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés. C'est d'abord simple flanerie récréative. On regarde en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on considère une toile d'arraignée, ou l'on crache sur un certain pavé. Ces choses-là consument des heures entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'ait jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ? Une sotte créature, toute matérielle et positive, sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, regarder alentour ou se lancer au delà. C'est un automate qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

(*A suivre.*)

Grand Théâtre. — La troupe de la Comédie est en train de lier une nouvelle gerbe de succès. Elle est applaudie et acclamée chaleureusement à chaque représentation. Et c'est justice.

Ce soir, samedi, un vaudeville toujours amusant, *Trois femmes pour un mari*. Demain dimanche, salle comble avec *Le Maître de forges*.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.